Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 94 (1991)

Artikel: Racines jurassiennes
Autor: Voyat, Raymond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685049

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Racines jurassiennes

par Raymond Voyat

C'est un de mes premiers souvenirs. Deux femmes m'emmènent dans une poussette qui brinquebale au-dessus des pierres du chemin. J'ai deviné où on va et je suis tout content, mais je préférerais marcher, comme un grand. Je dois avoir quatre ans. Derrière moi, les femmes bavardent en riant. Un de ces rires, je le connais bien, c'est celui de ma mère, il est clair et sonore. L'autre paraît fragile et comme voilé. C'est celui de ma grand-mère paternelle, que je vois rarement parce que nous n'habitons pas la même ville. Les deux femmes poussent, chacune d'une main, sans s'occuper de moi ; je me rendors, bercé par le cahotement.

Puis, dans mon souvenir, je me retrouve aux genoux d'une très vieille dame assise dans un fauteuil. Elle me tend un bonbon, et moi, je suis fasciné par sa couverture faite de toutes sortes d'étoffes cousues ensemble. La très vieille dame a le même visage que ma grand-mère, mais avec davantage de rides, qui se mêlent aux cheveux blancs tirés en chignon vers le bas de la nuque. Les verres de ses lunettes reflètent le jardin. Bien des années plus tard, j'ai remarqué chez ma grand-mère les mêmes mains jointes en prière de mon aïeule, dont les doigts se délaçaient pour me caresser le front.

Au milieu de ces trois femmes, j'étais comme un porte-bonheur qu'elles se passaient l'une l'autre. La cérémonie des embrassades terminée, mon arrière-grand-mère me disait : « Maintenant, ouvre le dernier tiroir et prends la grosse boîte. Regarde bien. Après, je t'expliquerai. » Voilà pourquoi j'étais si content, en devinant tout à l'heure que nous venions ici.

Une fois la grosse boîte en carton sortie du tiroir de la commode, et tout fier d'y avoir réussi, je découvrais, en soulevant le couvercle, une masse de cartes postales. Et je partais à l'aventure. Je traversais des villes qui me rappelaient les nôtres avec leurs églises, je longeais des rivages battus par les vagues, j'escaladais des montagnes vertigineuses, je rencontrais des gens aux costumes bigarrés comme les losanges de la couverture de mon arrière-grand-mère. J'étalais les cartes postales devant moi sur l'herbe, j'organisais des défilés de chevaux, des marchés d'animaux : éléphants, chameaux, ours et girafes. Mais je me posais toujours la même question : « Où est-ce que c'est ? »

Pour une raison que je ne connais pas – et personne dans la famille n'a pu me renseigner à ce sujet – mon arrière-grand-mère avait une fabuleuse collection de cartes de tous les pays. Regardées encore et encore, à chacune de mes visites, elles m'ont donné, tout petit enfant, la curiosité et le goût de ce qui était ailleurs et différent. Ces voyages en carte postale à travers des pays étranges, à la rencontre de gens dont je ne savais rien, ont préparé mon esprit à l'itinéraire que les circonstances me feraient parcourir. Car si mes yeux n'avaient été ainsi ouverts dès mon plus jeune âge, je ne suis pas sûr que j'aurais choisi d'aller au loin éprouver la solidité des ponts que construisent les affinités.

En effet, c'est quelque vingt ans plus tard, au moment où je balançais entre l'aventure incertaine et la voie assurée d'un prof issu de l'Université de Lausanne, que m'est revenu le souvenir des après-midi passés auprès de mon aïeule. Elle qui n'avait sans doute jamais parcouru plus de cinquante kilomètres au cours de sa longue existence répondait à mes questions, m'expliquait les images qui me faisaient rêver tout comme elle. Chaque paysage, chaque ville et chaque personnage avait un nom, dont elle détachait les syllabes pour me les confier. Et en la quittant, il me semblait que j'emportais un morceau d'espace et que ces lieux visités venaient y occuper une place définitive à l'intérieur de moi.

Ma mère avait la tendresse intermittente. Assise devant la fenêtre, elle brodait pendant des heures. Moi, je lisais, à plat ventre par terre. Ma frange de cheveux sur les yeux faisait comme un rideau levé sur les histoires que je dévorais. Je les regrette, ces volumes tant de fois feuilletés, dans la collection blanche Payot! Ils ont peu à peu disparu, victimes des rangements et des déménagements. Je leur garde beaucoup de reconnaissance, à eux qui m'ont si souvent consolé de mes chagrins.

Au fil des récits, je fuyais dans les rues de Lhassa, je franchissais les murs de Jérusalem, je ramonais les cheminées de Milan avec Giorgio le petit Tessinois, je tremblais pour Oliver Twist livré à la pègre de Londres. Et surtout, je m'éloignais du salon où ma mère brodait. Puis soudain, j'entendais sa voix chantante qui me rappelait: «Alors, tu ne viens pas embrasser ta maman?» Cette façon qu'elle avait de parler d'elle-même comme d'une autre me tenait à distance.

Parfois, elle abaissait son front jusqu'à moi et me glissait la petite flamme qu'elle entretenait dans ses yeux. Je devais fermer mes paupières, des larmes jaillissaient, que j'étouffais avec mes poings. Si je posais ma tête sur ses genoux, je sentais qu'elle raidissait le buste: «Allons, qu'est-ce que tu as encore?» Et elle me repoussait doucement, mais fermement.

En revanche, la tendresse de mes deux grands-mères était toujours disponible. Certes, je ne les voyais ensemble qu'à l'occasion des fêtes de

famille, quand elles se retrouvaient pour la grand-messe, lisant leurs prières dans le même missel, dont elles se partageaient les mots avec des clins d'œil complices. Mais ensuite, descendant bras dessus, bras dessous les marches de l'église, elles étaient tout étonnées de ne plus pouvoir continuer leur dialogue, alors qu'elles venaient de prier et de chanter côte à côte.

Ma grand-mère paternelle, Marie, parlait son patois ajoulot et enveloppait ses mots de « r » roulés qui les transformaient en messages d'affection n'appartenant qu'à elle. Mon autre grand-mère était aussi une Marie, en réalité Anna Maria. Elle pratiquait le dialecte de sa ville natale, Brescia, et l'italien de bonne famille qu'elle avait appris avant le fascisme.

Marie de Porrentruy était une femme simple qui trouvait partout son Créateur, qu'elle servait par un constant dévouement à plus humble que soi. Marie l'Italienne, c'était l'artiste, celle qui vivait la vie au rythme de ses émotions, comme une musique tour à tour heureuse et tragique. Devenues très âgées toutes les deux, Marie de Porrentruy, dont l'esprit divaguait quelque peu, a continué de chercher son Créateur en parcourant sans cesse les bois et les champs, alors que Marie l'Italienne a résolu les dernières mesures de sa vie sur une cadence apaisée.

Revenons au temps de mon enfance, quand mes deux grands-mères, dès la fin de la messe, n'avaient plus le latin pour se comprendre. Irritée, Maria m'appelait et me plaçait entre deux, me disant ce qu'elle voulait faire comprendre à Marie. Je répétais alors à chacune dans sa langue, et seul le fait de passer des bésicles de l'une vers la voilette de l'autre me rappelait que je changeais d'idiome. J'avais le sentiment de posséder un pouvoir magique qui les maintenait réunies toutes deux.

Mes vacances appartenaient à ma grand-mère de Porrentruy: Pâques, juillet, et deux semaines à l'automne, pour l'arrachage des pommes de terre. Sans compter les vacances impromptues prescrites par notre bon docteur. Parce que j'étais souvent malade, ce qui contrariait fort ma mère. Comme si j'y pouvais quelque chose! Aussi, quand je devais garder la chambre, ne s'occupait-elle de moi qu'à heure fixe: pour mesurer ma température, me faire avaler une potion, surveiller ma toilette et retaper le lit. Sinon, elle m'ignorait. Et moi, je restais des heures entières sous mon duvet, un livre ouvert contre moi, l'imagination dilatée par la fièvre. Parfois, ayant somnolé plus longtemps qu'il n'aurait fallu, je trouvais, en rouvrant les yeux, mon père et ma mère au pied du lit. « Comment peut-on faire un gosse pareil? », semblaient-ils se demander.

Ces temps de maladie avaient aussi leur douceur. Bravant les interdits de ma mère – « Cet enfant doit se reposer! » – Maria se glissait auprès de moi. Je la vois encore à mon chevet, avec son chapeau en plumes d'oiseau

de paradis, son manteau juste déboutonné et son sac au bras, comme si elle s'attendait à être chassée. Elle me racontait des histoires, et c'était l'enchantement! Ma grand-mère italienne remplaçait les plus merveilleux livres. Elle me parlait des «befane», ces belles fées qui, dans sa bouche, avaient surtout le pouvoir de rendre heureux. Est-ce pour cela que, dès qu'une femme traverse mon chemin, je crois rencontrer l'une de ces créatures, venue me dispenser du bonheur?

Ensuite, et durant les semaines de convalescence exigées par le médecin – ma mère n'y consentait qu'après de longs conciliabules – j'avais Marie de Porrentruy pour moi tout seul.

Elle habitait une longue bâtisse en pierre jaunâtre à laquelle on accédait de la rue par les marches disjointes d'un perron d'où pointait une glycine. La maison s'ouvrait sur une étroite terrasse surplombant le potager, dont les plates-bandes descendaient en pente douce jusqu'aux arbres du verger. Ma grand-mère ne faisait que rarement l'emplette de fruits ou de légumes, pouvant tenir tout un hiver sur ses réserves de choux, de patates, de carottes, de poires et de pommes empilées dans le garde-manger. A un bout de la terrasse, il y avait le poulailler et, à l'autre, le clapier, dont les cases tenaient en équilibre instable.

De la terrasse, on pénétrait directement dans la cuisine et, de là, dans la salle de séjour, ordonnée autour d'une grande table qui servait tout ensemble à l'ouvrage, aux repas et aux veillées. Dès l'arrière-automne, un poële en faïence y ménageait un délicieux refuge de chaleur. Près de la fenêtre, un rouet et, je crois bien, une baratte. Dans l'ombre se dressait l'énorme armoire contenant les richesses de ma grand-mère: vaisselle, linge, argenterie, plus l'eau-de-vie du grand-père. Au mur, un grand portrait du général Guisan entre deux hampes de drapeau croisées et, en dessous, à distance respectueuse, une photographie rassemblant tous les hommes de la famille en uniforme. C'était la photo de la Mob. Mon père était le premier à partir de la droite et, entre lui et son beau-père, tout à gauche, se tenait son frère avec leur demi-frère, Robert. A côté de cette évocation patriotique, une image de la Madone ornée de buis bénit et un saint Antoine rêveur avaient l'air de veiller sur la maison.

Au fond de la pièce, une porte toujours fermée menait à la chambre du grand-père et de la grand-mère. Moi, je dormais à l'étage, dans le lit de Robert, qu'on voyait peu et dont on ne parlait qu'à voix basse, la mine soucieuse. Ce lit était haut et je devais m'y prendre à deux fois pour l'escalader. Je finissais par tomber dans l'énorme duvet qui ne se laissait pas creuser. Ensuite, que d'efforts pour me couler entre les draps! Mais alors, quelle récompense – embaumant la lavande, ils étaient délicieusement frais, d'une fraîcheur qui me faisait frissonner de plaisir.

Entre les guirlandes de lierre du papier peint, deux portraits me fixaient avec sévérité: l'un me rappelait vaguement la très vieille dame rencontrée autrefois, l'autre était celui de son mari, l'arrière-grand-père mort depuis un demi-siècle, mais dont le visage n'avait rien perdu de son assurance, avec sa moustache conquérante et ses yeux vainqueurs. Ils me faisaient peur, ces deux personnages qui gardaient mes nuits.

Semaines de convalescence pleines de bonheur, qu'interrompait, chaque samedi, la visite ma mère. Prenant prétexte de remporter mes devoirs de la semaine écoulée et de m'apporter ceux de la prochaine, elle venait nous faire passer l'inspection hebdomadaire. Elle commençait par m'embrasser du bout des lèvres. «Il est encore bien pâlichon, cet enfant...»: j'étais trop maigre, je toussais, j'avais le front moite. Résignée, ma grand-mère se tenait sous l'image de la Madone comme pour chercher quelque protection. «Vous verrez, grand-maman, qu'il va redoubler sa classe, votre petit-fils!» Pourquoi donc parlait-elle de moi comme d'un autre ? Ma grand-mère laissait défiler les remontrances et se contentait de murmurer: «Tout cela, c'est dans la main du Bon Dieu...» Ce qui avait le don d'exaspérer ma mère. Pour changer de sujet, elle se mettait à feuilleter les devoirs que j'avais préparés. Là non plus, rien ne la satisfaisait: composition trop courte, devoir de mathématiques mal transcrit. «Ce garçon ne peut pourtant pas s'occuper toute la journée de poules et de lapins!»

Heureusement, la contrainte de l'horaire des trains finissait par interrompre le flot de reproches. Ma mère repartait comme s'éloigne un orage, refusant qu'on l'accompagne jusqu'à la gare. «Je suis assez grande pour y aller seule.» A peine avait-elle disparu au bas de la rue, que ma grand-mère ouvrait tout grand les fenêtres, prenait l'air du dehors et me disait: «Allons, remets ton joli sourire et sortons.»

Nos promenades étaient interminables. Qu'il fît soleil ou qu'il plût, ma grand-mère remontait jusqu'à mi-mollet mes chaussettes en accordéon, me nouait une écharpe et me coiffait d'un béret. Elle emportait un parapluie, un filet avec deux petits bidons à lait – «on ne sait jamais» – sa bourse et son missel.

Dans la rue, des voisines l'arrêtaient pour une causette. «Comment va le petit?» Ma grand-mère haussait les épaules: «Ici, il n'a jamais rien.» Et c'est vrai que l'air du pays était d'une âpreté roborative qui piquait la peau et fouettait le sang.

Avant la vraie promenade, ma grand-mère s'arrêtait à la chapelle de Notre-Dame de Lorette, pour «dire bonjour». Puis, nous partions à travers champs, d'une claie à l'autre, sous l'œil placide des troupeaux. Ou alors, elle m'emmenait dans la forêt vers des clairières qu'elle seule

paraissait connaître. Chaque fois, elle me faisait la surprise d'une découverte: tantôt un tapis de fraises des bois, tantôt, entre ombre et soleil, des framboisiers ployant sous leurs baies. Dans les branches, des oiseaux se lamentaient. « On va leur en laisser quelques-unes », disait ma grand-mère. Et elle commençait à remplir les bidons. Accrochée aux ronciers, sa pèlerine voletait dans la brise. Les doigts rouges de jus, elle se tournait vers moi en riant: « Viens voir ces grosses, là! » Elle avait l'air d'une vraie gamine, alors que moi, bouche bée, je faisais petit citadin empoté.

Tout comme sa mère autrefois m'avait nommé les pays et les villes en commentant la collection de cartes postales, ma grand-mère m'a enseigné les noms des végétaux et des animaux. Chacun désignait une créature dont l'existence obéissait à des règles précises. Ce n'était jamais par hasard si tel arbre poussait à tel endroit, si telle plante préférait la lumière ou, au contraire, l'ombre des sous-bois.

Cela, je l'ai appris au cours de mes promenades avec ma grand-mère. Et jusqu'à aujourd'hui, je chéris ce trésor qu'elle m'a permis de constituer. Pour elle, le climat rendait compte de la rudesse des gens et aussi de leur opiniâtreté, de leur enthousiasme. Dans ce pays rude, la nature est parcimonieuse, mais il y a toujours, au fond d'une clairière, dans le creux d'un sillon, à la pointe d'une branche, des bienfaits pour qui se penche ou tend le bras. Cette nature ne se révèle qu'à regret: par l'éclair fauve d'une biche qui s'enfuit, la rumeur du sanglier dévalant les sentes boisées, l'envol alourdi d'un coq de bruyère au petit matin.

Surtout, l'initiation que j'ai reçue de ma grand-mère plaçait la nature dans l'œuvre de Création tout entière, et le moindre brin d'herbe, le plus petit insecte l'attestaient. Je crois que, pour elle, ce pays d'Ajoie formait un seul grand sanctuaire, dont chaque village, chaque lieudit devenait une chapelle du maître-autel qu'était la collégiale perchée sur son éperon, surmontant la ville à l'ombre du château. Parfois cette immense nef se peuplait d'êtres étranges, lutins et sorcières qui venaient se mêler aux processions des saints personnages sortis tout droit de l'almanach. Et dans les légendes qu'elle me contait, ni la vouivre ni l'ours n'étaient exclus de la Rédemption.

Ma grand-mère avait avec les disparus une familiarité qui faisait qu'elle parlait d'eux comme d'êtres chers dont on regrette l'absence momentanée. Je ne suis pas sûr qu'il y eût pour elle beaucoup de différence entre les gens qu'elle fréquentait en chair et en os et ces morts qu'elle visitait presque quotidiennement. Ma mère lui avait défendu de m'emmener au cimetière, disant que j'étais trop impressionnable. Ma grand-mère avait promis, à contre-cœur. Mais l'après-midi, me voyant occupé à mes

devoirs, elle enfilait sa pèlerine en déclarant d'un air entendu: «Je sors. J'ai une commission à faire.» Combien de fois l'ai-je suivie!

Elle courait presque, agitant les pans de sa pèlerine comme les ailes d'un papillon noir. Parfois, elle se retournait: je crois bien qu'elle savait ce qu'il en était. Pour voir tout son monde, elle marchait à grands pas dans ces allées qui d'ordinaire incitent à la lenteur. Ici, elle caressait une croix – là, elle arrachait une mauvaise herbe – là encore, elle arrangeait un bouquet de fleurs à moitié fanées. Brusquement, revenant en arrière, elle donnait un supplément de prière à une tombe fraîchement refermée. Sur son visage, aucune tristesse. Au contraire, elle paraissait heureuse de ce qu'elle faisait, heureuse des certitudes qui l'habitaient. Ne rencontrait-elle pas ici les vrais vivants, ceux qui n'ont plus besoin du temps ni des grands espaces pour être eux-mêmes?

Je n'ai que des mots malhabiles pour décrire ces actes parfaitement naturels de sa vie de tous les jours. C'est Marie de Porrentruy qui m'a appris à ressentir, derrière l'apparence des choses, la dimension sacrée des hauts lieux qu'il m'a été donné d'admirer. Et chaque fois, grâce à elle, de Delphes à Jérusalem, des temples Zen au Borobudur, j'ai su raccorder le présent au passé, pour mériter l'avenir.

Les années se sont écoulées. L'enfant qui se cachait derrière un pilier de la collégiale pour surprendre une vieille femme, et qui l'épiait dans les allées du cimetière, est devenu un homme qui n'a pas souvent revu le pays. Mais l'a-t-il vraiment jamais quitté, puisque sa mémoire ne cesse d'en feuilleter les lieux comme un livre d'heures, au gré des saisons et des jours, dans la nostalgie du sourire de cette grand-mère sans âge?

Raymond Voyat

Voyat Raymond est né à Bienne, d'un père Ajoulot, originaire d'Alle (JU), et d'une mère (née BONAPACE) de souche italienne, immigrée de Brescia après la Première Guerre mondiale.

Enfance à Bienne, avec de longs séjours auprès de sa grand-mère maternelle (née RÉRAT), originaire de Damvant (JU). Ecole primaire (en français), puis progymnase et gymnase à Bienne (en allemand) et maturité cantonale bernoise. Etudes supérieures à l'Université de Lausanne et licence ès lettres (germanistique, philosophie, histoire). En parallèle, activité d'enseignant du secondaire vaudois (langue allemande) et première formation vocale chez Paul SANDOZ et Gisèle PEYRON (Lausanne). Ténor solo du groupe Les Compagnons du Jourdain.

Boursier du gouvernement allemand (Deutscher Akademischer Austauschdienst) pour des études d'histoire à l'Université de Munich. Poursuite de sa formation musicale chez Gerhard HÜSCH et le ténor suisse Ernst HAEFLIGER à Munich. Approfondissement du répertoire français avec Pierre BERNAC et Germaine LUBIN à Paris.

Activité lyrique (récitals de mélodies, oratorio) en Europe, en Israël et en Extrême-Orient. Apprentissage de la langue japonaise. De ses fréquents séjours à Tôkyô et à Kyôto, il rapporte des photographies, qu'il a exposées à Paris (1985), à Munich (1988) et à Bienne (1991), en collaboration avec le calligraphe Hiroshi FUJINAMI.
Un roman (*Les étangs de Niigata*, chez R. Laffont, Paris, 1984) et un recueil de nouvelles japonaises (*Au bout du pinceau*, chez Périple, Cognac, 1990). Traductions: *Hymnes à la nuit* et *Cantiques spirituels*, de Novalis (1989) et *Elégies romaines*, de Gœthe (1991), La Différence, Paris (coll. Orphée 40 et 42). En préparation: nouvelles brèves de Heimito von Doderer (Le Temps qu'il fait, Cognac) et poèmes de Theodor Fontane (La Différence, Paris).